

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

Le Roman de Renart



**NOUVEAUX
PROGRAMMES 6^e**
Résister
au plus fort :
ruses...

EXTRAITS

Le Roman de Renart

Renart a faim d'anguilles, de jambon ou d'andouilles, mais rien ne le régalé plus que de duper les autres: des paysans, le chat Tibert, le loup Isegrin et même le roi Noble le lion.

Renart le hors-la-loi, Renart le rusé, Renart le diabolique se transforme au gré de son imagination en pèlerin, jongleur, teinturier, médecin ou cadavre...

Mieux qu'un récit d'historien, les roublardises de Renart nous parlent d'un temps où les rois s'employaient à asservir leurs vassaux insoumis, où les chevaliers partaient en croisade et où les animaux partageaient l'aventure humaine.

Cette édition réunit un choix d'épisodes significatifs et savoureux du Roman de Renart, ordonnés de manière à offrir une histoire divertissante et cohérente.

L'ÉDITION *découvrir, comprendre, explorer*

- QUESTIONNAIRE DE LECTURE
- LE ROMAN DE RENART EN VERSION ORIGINALE
- GROUPEMENTS DE TEXTES
 - les figures du rusé en littérature
 - quatre versions de la fable « Le Corbeau et le Renard »
- CULTURE ARTISTIQUE
 - cahier photos : histoire des arts
 - Un livre, un film: *Fantastic Mr. Fox* de Wes Anderson **NOUVEAU!**
- RENART SUR LE WEB! **NOUVEAU!**



ÉTONNANTS • CLASSIQUES

Le Roman de Renart

*Édition de CHRISTIAN KEIME, professeur de lettres,
mise à jour pour les Nouveaux Programmes
par FLORENCE RENNER, professeur de lettres*

*Avec la participation de LAURENT JULLIER,
professeur en études de cinématographie,
pour « Un livre, un film »*

*Adaptation de MONIQUE LACHET-LAGARDE
– revue et complétée pour la présente édition –,
d'après la traduction de
JEAN DUFOURNET et ANDRÉE MÉLINES*

Flammarion

**Sur le thème « Résister au plus fort : ruses, mensonges et masques »
dans la collection « Étonnants Classiques »**

Fabliaux du Moyen Âge, 11 histoires de ruse (anthologie)

La Farce de Maître Pathelin

La Farce du Cuvier et autres farces du Moyen Âge

LA FONTAINE, *Le Corbeau et le Renard et autres fables*

MOLIÈRE, *L'Amour médecin, Le Sicilien ou l'Amour*

peintre – Les Fourberies de Scapin – Le Médecin

malgré lui – Le Médecin volant, La Jalousie

du Barbouillé

Le Roman de Renart

**Autres textes sur le Moyen Âge
dans la même collection**

Aucassin et Nicolette

La Chanson de Roland

CHRÉTIEN DE TROYES, *Lancelot ou le Chevalier de la charrette*

Perceval ou le Conte du graal

Yvain ou le Chevalier au lion

ROBERT DE BORON, *Merlin*

Le Roman de Renart

Tristan et Iseut

© Éditions Flammarion, 2008.

Édition révisée en 2016.

ISBN : 978-2-0813-8569-6

ISSN : 1269-8822

SOMMAIRE

■ Présentation	5
Imaginons...	5
Un mystérieux « roman »	20
■ Chronologie	25

Le Roman de Renart

RENART LE GOUPIL ET ISENGRIN LE LOUP

La naissance de Renart et Isengrin	31
Renart, Isengrin et le jambon	33
Renart et les anguilles	37
La tonsure d'Isengrin	42
La pêche à la queue	47
Renart et Isengrin dans le puits	49

QUAND LES TOURS SE COMPLIQUENT

Renart et Chantecler le coq	57
Renart et la mésange	65
Renart et Tiécelin le corbeau	69
Renart, Tibert et l'andouille	73

LA GUERRE AU ROI

Le jugement de Renart	83
Renart pèlerin	90
Le siège de Maupertuis	96

RENART COURT TOUJOURS

Renart teinturier	105
Renart jongleur	108

RENART MÉDECIN	119
----------------	-----

■ Petit lexique du Moyen Âge	125
------------------------------------	-----

■ Dossier	129
-----------------	-----

Avez-vous bien lu?	131
<i>Le Roman de Renart</i> en version originale	134
À vous de conter	140
Les figures du rusé en littérature	141
Quatre versions de la fable « Le Corbeau et le Renard »	157
Renart sur le Web!	164
Histoire des arts	165
Un livre, un film	167

PRÉSENTATION

Imaginons...

Nous sommes en France au début des années 1170. C'est une période plutôt heureuse de ce que l'on appelle aujourd'hui le Moyen Âge. Les pillages commis par les Vikings venus sur leurs navires jusqu'à Paris sont déjà des souvenirs anciens, l'épidémie meurtrière de la Grande Peste n'a pas encore frappé, et la guerre de Cent Ans est encore loin. Les lents progrès de l'agriculture ont fait reculer les famines dans les villages, et le développement du commerce avec la Flandre et la Toscane transforme les grandes villes en fourmilières de marchands, d'artisans et d'ouvriers. Quelques privilégiés peuvent penser à autre chose qu'à se nourrir pour survivre : ils font construire des cathédrales, étudient la science oubliée des Grecs et des Latins sur les bancs des écoles qui se multiplient dans les villes et les monastères. Enfin, ils apprennent à parler d'amour à la manière des trouvères*¹, à s'amuser, à rêver.

Sur une place de Paris, la justice royale s'apprête à exécuter un homme. Le public est venu nombreux, car le condamné n'est pas commun – c'est un moine – et son crime est énorme : il

1. Les astérisques renvoient au Petit lexique du Moyen Âge situé en fin de volume, p. 125-127.

aurait vendu les trésors de son abbaye*, dont un coffre en or contenant les reliques* d'un saint* jadis martyrisé par les Romains et que des foules de pèlerins venaient vénérer, espérant d'elles quelque miracle. Accusé du forfait, le moine Thibaud se serait vengé en ouvrant le cellier et la cave de l'abbaye à une bande de soldats avinés qui ont saccagé le monastère* avant d'y mettre le feu. Dans l'incendie a péri l'abbé, qui était de sang royal ; le roi Louis VII, accablé par la mort de son parent, a réclamé pour le moine le châtement réservé au dernier des scélérats. Traîné par des chevaux dans la fange¹ de la rue, le corps du condamné arrive, écorché vif, pour être pendu à une potence dressée au milieu de la place.

L'enfant à la fronde

Un jeune homme pourtant ne cherche pas à voir le passage du cortège, que la foule indignée injurie et couvre de boue. Il a tenu à assister à ce spectacle mais, le visage tendu, il détourne son regard, observant, sur la potence encore inemployée, deux corbeaux qui se disputent un morceau d'anguille dérobé à l'étagère d'un marchand. L'espace d'un instant, il veut saisir sa fronde pour abattre les oiseaux, mais les poches de son b্লাuid² sont vides. Ce réflexe est le souvenir d'un autre âge, celui de son enfance passée à quelques lieues de Paris, dans la campagne de Saint-Cloud.

En effet, dès qu'il eut l'âge de marcher, le petit Pierre fut chargé de suivre son père pendant le labour et les semailles³, afin de chasser les moineaux et les corbeaux qui venaient picorer les grains de blé fraîchement semés. Il prit son emploi à cœur

1. *Fange* : boue liquide et sale.

2. *Son b্লাuid* : sa tunique.

3. *Semailles* : période de l'année pendant laquelle on sème des graines.

et, mieux qu'aucun autre enfant de son village, il sut très vite se servir d'une fronde. Un jour qu'il s'amusait à tirer dans un vol de canards, près d'un étang, il vit s'approcher de lui un chevalier qui, pour mieux l'observer, avait retenu le faucon posé sur son poing. L'homme le félicita pour les oiseaux qu'il avait abattus et Pierre lui montra un piège ingénieux qu'il avait confectionné pour empêcher les goupils* d'attaquer le poulailler de la ferme de ses parents. Au hasard de leurs traques, les deux chasseurs se rencontrèrent à nouveau. Le garçon éprouvait une fierté immense à tenir l'étrier et à porter l'arc du chevalier ; et celui-ci, qui était en réalité l'un des plus puissants comtes d'Île-de-France, admirait chez cet enfant de vilain¹ un cœur et une adresse qu'il désespérait de voir naître chez ses deux fils. Il finit par proposer aux parents du garçon de se charger de son éducation. Les paysans acceptèrent cette séparation précoce, nourrissant le fol espoir de voir un jour leur fils devenir chevalier.

Le chevalier-conteur

Ainsi, vers l'âge de huit ans, Pierre de Saint-Cloud* partit vivre auprès du comte Thibaud, dont les terres confinaient au duché de Normandie. Il y apprit tout ce qu'apprend un jeune seigneur. Plus que jamais le comte et l'enfant allèrent tirer le pigeon et courir le lièvre, et Pierre mania bientôt la lance avec assez d'adresse pour tuer des chevreuils. En rentrant de la chasse, souvent tard, il dressait avec son maître l'inventaire des habitudes et des caractères du gibier qu'ils avaient cherché à leurrer². Thibaud parlait du sanglier égorgé que les valets traînaient à sa suite

1. *Vilain* : paysan libre (par opposition à *serf*).

2. *Leurrer* : tromper quelqu'un par de fausses promesses. Ici, piéger, attraper par ruse.

comme d'un ennemi farouche capturé au combat. Malicieusement, il donnait à la bête le surnom de Nour-ed-Din, comme pour se venger du terrible sarrasin* qui l'avait fait prisonnier sous les murs de Damas. C'était pour lui l'occasion de raconter une nouvelle fois la croisade*, où il s'était battu comme un brave au côté du roi. De ce pèlerinage* en Terre sainte, le chevalier était revenu moins chrétien que personne, avec quelques blessures, un goût immodéré pour les beuveries et un talent de conteur hors pair appris de ses geôliers orientaux, avec qui il avait partagé le désœuvrement du cachot. Pierre l'écoutait avidement et récompensait les plus vaillants des chiens dont il avait la charge en les appelant des noms des grands barons* de Charlemagne. La chasse n'était pour le seigneur et son page qu'un entraînement au seul métier qui comptait vraiment, la guerre.

Des hommes et des bêtes

Ennemis ou amis, les animaux étaient pour les chasseurs comme des hommes, et, en ce temps, il en allait de même pour le marchand, qui ne pouvait voyager sans sa mule, ou pour le paysan, qui ne pouvait labourer sans ses bœufs. Même au cœur d'une ville déjà vaste comme Paris, les ouvriers se nourrissaient en pêchant dans la Seine, les vaches broutaient sur les terrains vagues et les cochons couraient en liberté dans les rues, mordant parfois les enfants et provoquant des accidents de la circulation. Ces animaux criminels n'étaient pas laissés impunis : on les conduisait devant un tribunal qui les jugeait comme des êtres humains. Quand des chenilles ou des mulots venaient à ravager les récoltes, des évêques prononçaient contre ces êtres malfaisants de furieuses menaces d'excommunication. On considérait non seulement que les bêtes pouvaient être, comme les

fous, possédées par le diable, mais aussi que Dieu avait créé chaque espèce pour mieux faire voir aux hommes les vertus qu'il fallait cultiver ou les vices qu'il fallait fuir.

Tout ce que l'on savait et que l'on imaginait des animaux était accumulé dans des livres épais, les bestiaires*. Les créatures citées dans la Bible y rejoignaient la troupe des crocodiles, des éléphants, des griffons¹ ou des onocentaures² attestés par les récits fabuleux des voyageurs qui revenaient d'Orient. Le plus ancien et le plus important des bestiaires du Moyen Âge était le *Physiologus*, dont le comte Thibaud avait acheté à des pèlerins qui revenaient d'Espagne un précieux manuscrit recopié par des savants arabes. C'était autour de cet ouvrage, auquel il tenait autant qu'à sa Bible, qu'il prolongeait souvent la discussion engagée avec son page au retour du bois. Traduisant le latin, il lui exposait les règles de la chasse à la licorne, les mauvais tours du goupil, rusé comme le diable, qui contrefaisait la mort pour attirer ses victimes, ou encore les vertus de la panthère, dont la douce haleine parfumée d'aromates attirait à elle, comme la bonne parole du Christ, tous les animaux de la Création, à l'exception du dragon.

Pierre écoutait d'une oreille distraite ces doctes explications. Ses yeux, tout occupés à l'observation des illustrations plus vraies que nature qui ornaient le livre, cherchaient en vain la racine de la vigne qui courait en volutes interminables autour du texte. Ils revenaient toujours, poussés par le désir de se faire peur, aux serpents enlacés dans les premières lettres, énormes, qui ouvraient chaque nouveau chapitre. Ainsi apprit-il peu à peu à déchiffrer l'alphabet. Il sut bientôt assez de latin pour revenir

1. *Griffons* : animaux imaginaires, moitié aigle moitié lion.

2. *Onocentaures* : animaux imaginaires, moitié homme moitié âne.

la nuit au précieux manuscrit et, à la lumière d'une chandelle clandestine, parfaire sa science des panthères et des dragons. Le *Physiologus* lu et relu, il dénicha d'autres animaux dans la bibliothèque du comte et trouva un recueil de petites histoires écrites par un Grec du nom d'Ésope, seize siècles auparavant. Là encore les bêtes avaient chacune leur caractère, leurs vices et leurs vertus, mais elles vivaient entre elles des petites aventures, se comportaient et s'exprimaient comme des êtres humains. L'enfant n'était pas toujours d'accord avec la morale de ces fables*, mais il riait d'y voir le lion vaincu par la mouche, ou le loup et le corbeau joués par le goupil. Il retrouva ces animaux dans un récit plus long qu'il préféra bientôt à ces naïves histoires : une véritable épopée en vers latins, l'*Ysengrimus**, du nom de son héros, un loup cruel mais stupide constamment berné par un rusé goupil nommé « Reinardus ». Son auteur, Nivard de Gand, était un homme d'Église, un clerc*, qui s'était visiblement plus appliqué à l'étude de Virgile et d'Homère qu'à celle des Saintes Écritures. Pierre était encore trop jeune pour comprendre toutes les allusions moqueuses que le récit faisait à la vie dépravée de certains religieux, mais son imagination juvénile s'échauffait au récit des duels furieux que les deux héros se livraient.

En lisant, il croyait entendre le cliquetis des armes qui résonnait lors des joutes et des combats à l'épée que le comte organisait sur sa lande. Dans ces tournois* où s'affrontait la plus vaillante noblesse du pays, le jeune page assistait son maître, portant son écu armorié avec lequel, il le savait, il se battrait un jour. Ses rêves de chevalerie étaient encore flattés par les contes que les troubadours et les simples jongleurs* chantaient au cours des fastueux banquets qui suivaient ces jeux guerriers. Tout en coupant les viandes et en servant les hôtes de marque, Pierre entendait parler

de la résistance tragique de Roland, baron de Charlemagne, contre les Sarrasins d'Espagne : ces aventures – la geste¹ de Roland, disait-on – étaient le souvenir glorieux d'un passé déjà mythique où rien ne semblait pouvoir résister à la puissance du roi des Francs. Tous les chevaliers présents au festin écoutaient d'un air grave ces chants qu'ils connaissaient par cœur et déclamaient souvent à pleine voix avant de livrer bataille, pour oublier que leurs genoux tremblaient. Sans transition, rappelant l'assemblée aux plaisirs de la fête, les poètes racontaient de petites histoires de voleurs de poules, de maris cocus et de curés amoureux : les fabliaux*. Ils revenaient ensuite à de plus nobles récits qui, comme les chansons de geste, célébraient les « merveilles » du carnage chevaleresque, mais les héros étaient ici d'un genre nouveau : surgis des brumes magiques de la Cornouailles², dans cette grande île que l'on nommait alors la Bretagne*, ils s'appelaient Perceval, Yvain, Merlin ou Arthur. Leurs aventures étaient étranges, leurs pouvoirs surnaturels, et ils n'affrontaient des monstres et des géants que pour mériter l'estime d'une dame qui les avait perdus d'amour. On désignait par le mot *romans* les histoires de ces héros courtois, parce qu'elles étaient écrites et chantées dans ce vieux français – « le roman » – que tout le monde parlait alors et que Pierre, aussi instruit qu'il fût, préférerait au latin savant de l'*Ysengrimus*.

Mais ce qu'il goûtait plus que tout dans cette littérature de banquets, c'était le spectacle que livraient ses interprètes : pour faire mieux voir ce qu'ils avaient parfois eux-mêmes composé et pour encourager les riches seigneurs à délier leur bourse, jongleurs et trouvères savaient se faire musiciens, mimes ou danseurs et, quand ils sentaient leur auditoire captivé, ils faisaient

1. *La geste* : l'ensemble des exploits d'un héros, rapporté par des récits.

2. *Cornouailles* : région du sud-ouest de l'Angleterre.

durer le plaisir du rire ou de l'effroi en improvisant un rebondissement spectaculaire.

Aliénor

Un jour, Pierre fut ému aux larmes par le récit des amours de Tristan et Iseult : la reine de Cornouailles arrivait trop tard au chevet du chevalier pour porter le remède à ses blessures empoisonnées, et mourait de désespoir sur le corps de son amant défunt. Le jeune trouvère breton qui chantait cette histoire au son d'une harpe appartenait à la suite de la plus auguste dame du royaume, la reine Aliénor. Élevée dans les douceurs méridionales du duché d'Aquitaine, elle était devenue l'arbitre des élégances parmi la rude noblesse de Flandre, de Champagne et d'Île-de-France qui réapprenait à lire et découvrait les charmes de la musique et de l'amour courtois*. Le roi, qui était resté un homme du Nord, s'était inquiété de la conduite trop sensuelle d'une épouse que, devant son confesseur, il appelait « la louve » ; Aliénor, quant à elle, riait avec ses ménestrels¹ d'un époux qu'elle appelait « le moine ». Le roi avait fini par la répudier², mais elle s'était aussitôt remariée avec le puissant Henri Plantagenêt³, duc d'Anjou, bientôt roi d'Angleterre et duc de Normandie.

C'est à cette époque qu'Aliénor prit l'habitude d'honorer régulièrement les invitations du comte Thibaud. Elle partageait

1. *Ménestrels* : chanteurs ambulants.

2. *Répudier* : dans certaines civilisations, renvoyer sa femme en rompant le mariage par décision du mari.

3. *Plantagenêt* : lignée royale qui descend de l'union du comte d'Anjou Geoffroi V et de Mathilde d'Angleterre, petite-fille de Guillaume le Conquérant. Les Plantagenêts succèdent aux Normands et contrôlent en 1182, avec Henri II, une moitié de la France et l'Angleterre. Leurs revendications sur l'ensemble de la France mènent à la guerre de Cent Ans, qui les oppose aux Valois à partir de 1337.

avec lui l'amour des tapisseries, des chansons et de la chasse. Partageaient-ils autre chose ? À en croire les mauvaises langues de la cour*, le jeune trouvère breton que Pierre avait entendu n'avait pas inventé de toutes pièces les amours adultères de la reine Iseult et du chevalier Tristan.

L'ancien époux d'Aliénor, le roi de France, regarda d'un mauvais œil cette relation galante : le danger n'était plus conjugal, mais politique. Henri d'Angleterre, Aliénor et Thibaud lui avaient tous trois juré fidélité : ils étaient ses vassaux*. Mais quelle force avaient les serments féodaux¹ sur Henri et Aliénor, plus riches et plus puissants que leur suzerain* ? Thibaud, lui, n'avait pas la puissance des Plantagenêts, mais il avait gardé l'arrogance des barons rebelles qui, depuis la mort de Charlemagne, oubliaient la fidélité qu'ils devaient à leur roi. Sur ses terres, qui jouxtaient le domaine royal, il ne se contentait pas de recevoir les visites – les complots ? – d'une reine étrangère, mais il frappait monnaie et réglait ses comptes l'arme au poing avec ses voisins, en dépit de la paix que Louis avait fait jurer à tous ses vassaux. En outre, son tribunal rendait des sentences injustes, donnant toujours raison au plus offrant, et le seigneur trouvait sans cesse des prétextes pour s'attaquer aux riches paysans et saccager les églises.

Pierre s'aperçut assez tôt que son maître, qui avait su montrer au roi qu'il avait le bras vaillant et à la reine qu'il avait le cœur courtois, n'avait pourtant pas toutes les vertus d'un chevalier de roman. Mais de lui, l'enfant apprenait tout, le bien comme le mal : il délaissa bientôt la lecture de l'*Ysengrimus* et suivit le brigand dans ses expéditions nocturnes, mettant à profit ses talents de chasseur pour rompre les haies, voler des raisins et égorger des

1. *Serments féodaux* : serments des vassaux qui jurent allégeance au suzerain. Ils pouvaient ainsi occuper un fief* et étaient protégés en retour par l'armée du suzerain.

poules. Les filouteries du maraudeur exaspéraient presque autant que les violents pillages de son maître, et les plaintes furent bientôt assez nombreuses et véhémentes pour remonter jusqu'au roi. Celui-ci entendait s'interposer en juge entre ses barons insoumis et ses sujets, et profitait des grandes fêtes religieuses où sa cour était convoquée au complet pour instruire de véritables procès.

La vengeance de Thibaud

Un jour de Pâques, Thibaud ne se rendit pas à la cour. Imprudemment, il venait de rançonner un convoi de marchands flamands que le roi avait pris sous sa protection personnelle. Il savait ce qui l'attendait : dans la grande salle du palais, Louis prendrait la pose d'un Christ justicier et, au motif de défendre les petits contre les grands, le dépouillerait d'une partie de ses fiefs* pour agrandir son propre domaine. Trahissant ses obligations vassaliques*, le baron félon ne fit que précipiter sa chute : le roi envoya un émissaire pour l'obliger à se présenter devant son tribunal, mais Thibaud nargua le messenger du haut de son donjon : il fut dès lors condamné à perdre tous ses fiefs. Aidé de ses barons, le roi forma une armée et mit le siège devant le château de Thibaud : il s'en empara rapidement mais n'y trouva pas le seigneur qui s'était déjà réfugié en Normandie avec ses proches. Quand Thibaud apprit que son cousin avait été déclaré maître de ses terres, il entra dans une rage folle : haïssant ce parent dévoué au roi, il ne songea plus qu'à la vengeance, quoi qu'elle lui en coûtât. Une nuit, accompagné de Pierre et d'une poignée d'hommes, il s'introduisit sur ses terres et, trompant la vigilance des gardes, monta dans son donjon. Il surprit dans son lit son cousin, qui poussa un cri : il l'étrangla de ses propres mains.

Ce fut là le dernier exploit du comte Thibaud : alertés par le cri, les gardes l'arrêtèrent avec sa troupe et le conduisirent

devant le tribunal du roi, où il n'eut d'autre choix que celui des tourments dans lesquels il devait mourir. Il se jeta alors aux pieds du souverain, fondit en larmes et implora la grâce de pouvoir prier Dieu jusqu'à la fin de ses jours entre les quatre murs d'une abbaye. Il souhaitait, disait-il, racheter des péchés qu'il regrettait amèrement. Le roi, que Thibaud savait très pieux, lui permit de prendre l'habit de moine et confia le salut de son âme à l'un de ses cousins qui était abbé.

La nouvelle vie de Pierre

Quant à Pierre, suivant l'exemple du pécheur repenté avec autant de zèle qu'il avait imité le pillard impénitent, il implora en latin la permission d'entrer dans les ordres¹. Surpris d'entendre un si jeune homme parler sans faute la langue des clercs, le roi chargea l'archevêque de Paris, présent au jugement, de l'accueillir dans son école qui jouxtait la nouvelle cathédrale Notre-Dame dont il avait naguère posé la première pierre.

Dans cette institution, le jeune homme, qui, contrairement à ses camarades, n'avait pas appris à lire dans les psaumes de la Bible, fit une scolarité médiocre : excellent en grammaire et en rhétorique, il échoua à tous ses examens de théologie, et, au terme de ses études, ne put prétendre à d'autre ministère que celui de lecteur : il avait la charge des livres sacrés, faisait les lectures lors de la messe et servait de secrétaire au prêtre de sa paroisse. Du reste, l'ancien page ne croyait pas assez aux vertus des reliques et de la confession pour devenir prêtre, chanoine ou abbé, et cet emploi peu exigeant lui permettait de se marier un jour. Il pouvait en outre continuer à fréquenter la taverne où, encore étudiant, il allait jouer aux boules et aux dés.

1. *Les ordres* : le clergé, formé par l'ensemble des clercs (moines et prêtres).

C'est vers ce lieu familier qu'il se dirigea, après avoir vu mourir sur la potence Thibaud, ce moine scélérat auquel il devait l'essentiel de ce qu'il était. Il trouva là son ami Richard, un jeune clerc normand avec qui il avait étudié et, l'esprit envahi par la nostalgie de l'enfance, lui récita les premiers vers de l'*Ysengrimus*. S'étonnant de se souvenir par cœur de passages entiers de cette épopée, il amusa tant son ami aux aventures de Reinardus que leurs voisins de table, de robustes porteurs du quai de grève¹ qui ne comprenaient rien au latin, les pressèrent de leur traduire en roman la savante épopée. Vexé de ne pas entendre rire ses auditeurs aux aventures de ceux qu'il appelait désormais *Isegrin* et *Renart*, Pierre ajouta à son récit quelques allusions bouffonnes. Encouragé par son succès, il recommença le lendemain, puis, chaque fois qu'il alla boire un verre à la taverne, il livra à un public fidèle d'autres épisodes de cette libre traduction en langue romane de l'*Ysengrimus*.

Il prépara bientôt chacune de ses prestations avec grand soin, de mémoire ou par écrit, et du récit original dont il s'inspirait, il ne resta bientôt plus que le nom des principaux personnages et la trame de leurs aventures. Car, tout en racontant, Pierre se souvenait de ce qu'il avait vécu sur la lande de Saint-Cloud et sur les terres du comte Thibaud, de ses aventures de chevalier pillard, de l'éloquence des faux dévots, de la perfidie des grands seigneurs et de la coquetterie des dames. Il fit rimer les exploits et les discours de ces tristes personnages dans les vers ronflants des chansons de geste et des romans courtois ; aux reines et aux chevaliers, qui n'avaient plus la grandeur d'Iseult et de Roland, il donna le masque typique et violent des animaux qu'il avait

1. Le *quai de grève*, aujourd'hui place de l'Hôtel-de-Ville, était le plus important port marchand de Paris.

côtoyés dans ses lectures et chassés avec passion, et leur prêta les goûts et les aventures des maraudeurs affamés et des maris cocus des fabliaux. Tous ces personnages avaient leur ridicule, mais aucune de leurs aventures ne se concluait par une morale. Car Pierre trouvait à présent la vie des hommes trop compliquée pour pouvoir en juger avec l'assurance du prudent Ésope. De ce nouveau récit, enfin, le héros n'était plus le loup Isengrin mais Renart le goupil, ce « puant rouquin » que, par inadvertance, il appelait parfois « Renaud » ou « Tibart ». Et si ce héros criminel était attachant, ses innombrables victimes n'inspiraient aucune compassion : prêtes à toutes les bassesses pour se payer la peau d'un ennemi plus fin qu'elles, toutes rêvaient de livrer Renart au supplice atroce dans lequel avait péri le moine Thibaud. Mais, dans le conte, le goupil courait plus vite que ses poursuivants et, lorsqu'il était pris, évitait toujours la potence à la faveur d'une ruse suprême.

Le succès du conteur

Les auditeurs accoururent de plus en plus nombreux à la taverne pour oublier un quotidien morne et difficile et s'évader dans ce monde comique où tout était à l'envers, comme au carnaval, où des animaux s'appelaient « cher oncle » ou « majesté », juraient par tous les saints, montaient à cheval et se déclaraient la guerre pour des andouilles et des jambons. Les marchands flamands s'esclaffaient au récit des amours de Renart et de la louve, les étudiants du nouveau quartier Latin saluaient par des sourires entendus les allusions impertinentes aux textes sacrés, et les enfants, pressés autour du conteur, attendaient le souffle coupé la fin de la folle course-poursuite entre les chiens et le goupil.

Mise en page par
Pixellence/Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHRN000507.N001
Dépôt légal : juin 2016